

Thèse

Les Tibétains exilés en Inde : dynamique des réseaux d'entraide et transformation du don bouddhique tibétain

• **Julie Humeau**

*Docteur en Anthropologie **

Introduction

Cette thèse d'anthropologie (Humeau, 2010) aborde l'univers des Tibétains installés en Inde à travers l'examen des relations entretenues avec leurs donateurs occidentaux. L'objectif est de comprendre le changement social de la société tibétaine réfugiée, sous l'angle particulier du don. Cette approche s'inscrit dans la continuité de travaux réalisés en master (Humeau, 2003, 2005) qui portaient sur le système de parrainage associatif¹ entre des donateurs français de la région PACA et leurs donataires, les réfugiés tibétains.

Le questionnement de départ est parti de ma propre expérience en tant que donatrice d'une jeune fille tibétaine. Au-delà des interrogations concernant la relation que j'entretenais avec ma filleule tibétaine, je me demandais ce qui m'avait poussée à entreprendre un don d'une telle nature et, par extension, ce qui motivait les Français à donner par l'entremise du parrainage. Plus généralement, se posait la question du pourquoi du don.

Cette réflexion fait appel à la théorie déjà ancienne du don, bien connue des chercheurs en sciences humaines et sociales dont *L'essai sur le don* de Mauss – paru en 1923-1924, dans la

revue *L'Année Sociologique* – a marqué l'histoire de la recherche sociologique et anthropologique. En mettant en avant la part universelle de l'obligation inhérente au don, Mauss sort du schéma utilitariste², selon lequel l'individu serait mû par des intérêts purement rationnels et économiques. Donner, recevoir, rendre sont les trois conditions qui maintiennent la paix, puisque selon Mauss (1950, p. 162) : « *Refuser de donner, négliger d'inviter, comme refuser de prendre, équivaut à déclarer la guerre ; c'est refuser l'alliance et la communion* ». Parce qu'il oblige, le don crée un lien privilégié entre ses protagonistes. Si la théorie maussienne du don a permis d'affirmer que le don effectué par le parrain français engendre nécessairement une alliance avec son donataire tibétain, elle ne renseignait pas toutefois sur la nature du lien créé. D'autres questions demeuraient : pourquoi les Français entreprennent-ils de donner aux exilés tibétains ? Comment les Tibétains conçoivent-ils les dons étrangers dont ils bénéficient ? La conception de l'acte du don a-t-elle le même écho dans les cultures occidentales et tibétaines ?

L'enquête réalisée au sein de deux associations de parrainage et parmi une vingtaine de parrains français a permis de conclure que ce procédé humanitaire semble être une alternative à

* Membre associé de l'IRSEA, Institut de Recherche sur le Sud Est Asiatique (IRSEA), Université d'Aix-Marseille. IRSEA, Espace Yves Mathieu, 3 place Victor Hugo, 13003 Marseille.
humeajulie@yahoo.fr

l'adoption, puisqu'il permet au bénéficiaire de demeurer dans son environnement culturel, voire familial, et au bienfaiteur de créer un lien affectif avec son destinataire grâce à des échanges épistolaires et des rencontres. Le système de parrainage contient autant d'avantages pour les étrangers qui choisissent cette forme de don que pour les organismes par lesquels transite l'argent. Contrairement à un don anonyme et sporadique, le parrain détient, grâce à la réception d'un dossier personnalisé, les preuves matérielles de l'existence de son récipiendaire et se conforte dans l'idée que son don est utilisé à bon escient. De l'autre côté, en personnalisant le don, les administrateurs des associations ont l'assurance que le donateur s'engagera sur la durée. Autrement dit, le parrainage permet la fidélisation du donateur.

La problématique et les axes de recherche

La société tibétaine réfugiée, qui a célébré, en 2009, cinquante années d'exil, n'est plus aujourd'hui en situation provisoire avec des moyens réduits pour survivre. Sur place, j'ai pu découvrir des structures politiques, sociales ou religieuses fermement établies. Je mesurais corrélativement l'ampleur des dons perçus de la part de la communauté internationale et les nombreux dispositifs mis en œuvre pour attirer toujours plus de bienfaiteurs. Les spectacles de danse folklorique, les concerts caritatifs ou encore les marches de soutien pour les prisonniers politiques sont quelques-uns des dispositifs qui montrent aux étrangers, à l'aide de moyens médiatisés, la volonté de survie culturelle et politique tibétaine et l'importance du soutien matériel pour mener à bien cette préservation. Une nouvelle interrogation venait alors compléter mes premières recherches sur les parrainages : dans quelle mesure cette manne financière occidentale, reçue de façon exponentielle depuis le premier exode de 1959, a-t-elle un poids ou une influence notable sur la réorganisation sociale des exilés tibétains ?

Les réfugiés tibétains

L'histoire des réfugiés tibétains est singulière en ce sens qu'ils ont été contraints de fuir leur pays pour sauver leur vie mais aussi pour protéger un ensemble de valeurs culturelles, politiques et religieuses menacées d'extinction après l'invasion chinoise. C'est en juillet 1950 que commence l'histoire contemporaine de l'annexion du territoire tibétain par la Chine. Le gouvernement chinois déclare que le Tibet fait partie intégrante de la République Populaire de Chine et qu'il doit être libéré de l'impérialisme britannique. Après dix années de faible résistance, la population tibétaine se révolte à Lhassa, le 10 mars 1959. Le Dalaï-lama, leur chef spirituel et temporel, décide de fuir son pays, quelques jours après le soulèvement populaire, pour se réfugier en Inde où Jawaharlal Nehru, le Premier ministre, lui accorde l'asile politique. Sur six millions d'habitants au Tibet, plus de 80 000 se sont exilés en Inde et au Népal durant l'année 1959. Selon le recensement mené en 2009 par l'Administration tibétaine de l'exil, la diaspora tibétaine compterait 127 935 individus, ce qui représente environ 3% de la population du Tibet. L'Inde resterait aujourd'hui le pays qui accueille le plus d'exilés tibétains avec 94 203 individus. Le centre des réfugiés de Dharamsala (au nord de l'Inde) estime qu'entre 2 000 et 2 500 nouveaux réfugiés tibétains traversent chaque année les frontières népalaises et indiennes, tandis qu'annuellement 500 individus repartent au Tibet après avoir poursuivi des études ou une formation en Inde.

La production littéraire en sciences humaines abonde sur des sujets relatifs à l'organisation sociale des Tibétains en exil, à leur adaptation au déracinement territorial, ou encore aux notions de changements ou de reproduction d'une société antérieure dans ce nouveau contexte. Les chercheurs tels que Saklani (1984), Goldstein (1978), Klieger (1992) ou, plus récemment, Oberoi (2006), se sont

intéressés aux politiques indiennes menées à l'égard des réfugiés, au processus de reconstruction identitaire ou encore à la montée d'une conscience nationale. Aucun, en revanche, n'a centré sa problématique sur le fait que l'aide internationale a été déterminante dans le processus de réhabilitation des Tibétains sur le territoire indien. Examiner les réseaux d'entraide formés à l'extérieur et à l'intérieur même de la communauté exilée, et mettre au jour ce système de donations issu de l'Occident et réapproprié par les Tibétains étaient sans conteste un objet de recherche inédit.

La première phase de l'étude s'est ainsi attachée à dégager les réseaux d'entraide formés entre les exilés tibétains et l'aide internationale mais aussi au sein même de la société tibétaine recomposée en Inde. Il s'agissait précisément de mettre en perspective les réseaux qui s'expriment à l'échelle globale, lorsqu'ils s'insèrent dans le fonctionnement des institutions tibétaines et des structures associatives, et les réseaux locaux, lorsqu'ils concernent la gestion et la distribution des dons à des groupes réduits ou à des individus. L'examen holistique de l'impact des dons occidentaux sur la société tibétaine de l'exil m'a amenée à m'interroger sur la métamorphose possible des pratiques et des représentations du don bouddhique tibétain dont l'aide internationale serait le principal vecteur. Cette seconde phase de l'étude consistait à mettre en lumière la signification du don pour un bouddhiste tibétain. Le don pratiqué par la population tibétaine est indissociable de sa pratique religieuse. Il ne tient pas seulement une place fondamentale dans la doctrine bouddhique mais définit également les liens socioreligieux entre la communauté religieuse et la communauté laïque : les laïcs donnent nourriture et argent aux monastères, les moines dispensent des enseignements bouddhiques ou exécutent des rituels à l'intention des laïcs. En retour de leurs dons respectifs, moines et laïcs accumulent des actes méritoires nécessaires à l'amélioration de leur karma³ pour, à terme, sortir du cycle des renaissances.

Mon propos n'était pas de développer l'histoire du don bouddhique dans la doctrine ancienne, ni

même de rendre compte de façon systématique des pratiques de dons des Tibétains, mais seulement de montrer la place significative des rapports de don dans la société tibétaine de l'exil et les comportements socioreligieux qui lui sont associés.

Le cadre de l'étude et la méthodologie

Fondée sur treize mois d'enquête en Inde ainsi que sur un terrain continu en France – de 2003 à 2010 –, l'étude s'est organisée autour de trois pôles. En premier lieu, j'ai enquêté au sein de la communauté tibétaine installée en Inde. J'ai choisi Dharamsala, un village situé aux contreforts de l'Himalaya (au nord de l'Inde), comme principal lieu d'enquête, car il représente un pôle nébuleux qui concentre en un espace réduit les principales activités politiques, économiques et religieuses des exilés tibétains. Avec la résidence du Dalaï-lama et l'implantation de l'administration tibétaine, Dharamsala s'affirme comme la « petite Lhassa », la capitale tibétaine de l'exil. Il me semblait par ailleurs judicieux de m'attarder sur ce village cosmopolite et très touristique, en ce qu'il rendait plus visible l'altérité occidentalotibétaine. Parallèlement, je me suis intéressée aux donateurs occidentaux. Je me suis entretenue avec des étrangers rencontrés en Inde et j'ai interrogé, de manière formelle (avec enregistrement et prise de notes), les parrains français de la région PACA, membres de deux associations de parrainage de Tibétains. Il s'agissait ici d'établir le profil sociologique des donateurs (Humeau, 2009) et de révéler les représentations associées à leur donataire et plus généralement au parrainage comme forme de don humanitaire. Enfin, j'ai dirigé mon enquête vers les organisations – françaises et tibétaines principalement – qui offrent un cadre associatif et institutionnel au don entre Occidentaux et Tibétains. J'ai pu observer le fonctionnement des écoles tibétaines, des ministères du gouvernement tibétain en exil, des associations implantées en Inde ainsi que de deux associations françaises de parrainage, l'*Aide à*

l'Enfance Tibétaine et Mantrayana Tibetan Association.

Mon objectif était, avant tout, de faire parler le terrain et de dégager la dynamique des réseaux d'entraide. C'est pourquoi je n'ai pas focalisé mon enquête sur un groupe sociologique prédéterminé. J'ai pu aussi bien interroger des Tibétains nés au Tibet que ceux nés en Inde, des laïcs et des moines de position sociale et religieuse diverse, en passant par des administrateurs d'associations et des représentants du gouvernement de l'exil. La totalité des entretiens a été conduite en anglais car cette langue véhiculaire, enseignée dans les écoles tibétaines implantées en Inde, est maîtrisée par les jeunes générations et par les administrateurs tibétains. J'ai eu recours à des interprètes avec les informateurs les plus âgés ou ceux, récemment exilés, qui n'ont pas eu accès à un enseignement en anglais dans les écoles chinoises. Il m'a semblé toutefois nécessaire de porter une attention particulière aux concepts liés à la langue vernaculaire dont il est question dans ce travail. La notion du don bouddhique tibétain, par exemple, ainsi que les champs sémantique et lexical qui lui sont associés, ont fait l'objet d'un questionnement systématique et approfondi.

Si mon implication en tant que donatrice m'a, sans aucun doute, ouvert des portes, je devais être à même de dépasser les discours superficiels ou formatés que les Tibétains réservent aux parrains soucieux de trouver une légitimité à leur don. La complexité tenait alors dans la prise de recul nécessaire, un obstacle qui fut contourné, je l'espère, par des rapports de confiance et de longue durée avec mes informateurs. En revanche, je n'ai pas hésité à intégrer dans la rédaction de ce manuscrit les moments durant lesquels j'ai été instrumentalisée. J'ai considéré que ma position personnelle, parfois en tant que médiatrice, parfois en tant que source potentielle de dons, était autant de matière à réflexion sur ces interactions entre Occidentaux et Tibétains. J'ai adopté une position « hyper interactionniste », tel que l'entend Olivier de Sardan⁴, qui vise à déchiffrer la situation d'enquête et à faire

ressortir les stratégies respectives entre le chercheur et ses informateurs.

Les principaux résultats

L'aide internationale et la fascination pour les Tibétains

Quiconque se rend dans le village tibétain de Dharamsala est frappé par la constante sollicitation au don. Toutes les organisations tibétaines, qu'elles soient en faveur des femmes, des orphelins, des moines et des nonnes ou encore tournées vers des ex-prisonniers politiques, proposent à l'Occidental de passage de soutenir les plus défavorisés *via* un don régulier, autrement dit un parrainage. Les Organisations Non Gouvernementales (ONG) tibétaines coopèrent le plus souvent avec des organisations internationales, lesquelles gèrent l'acheminement des dons et s'occupent de trouver des donateurs. Et les ONG occidentales qui interviennent au profit des exilés tibétains sont indénombrables⁵. Si la plupart sont à vocation politique, beaucoup sont des associations de parrainage. Parmi les associations françaises, on peut mentionner *l'Aide à l'Enfance Tibétaine*, *Graine d'Avenir*, *la Fondation Alexandra David-Neel* ou encore l'association *Entraide Franco-tibétaine*. *L'Aide à l'Enfance Tibétaine* est aujourd'hui la plus grande organisation française consacrée aux parrainages de réfugiés tibétains, avec 3 309 parrains pour 3 716 parrainages⁶. Un tel constat amène inévitablement à s'interroger sur les raisons de l'engouement des Occidentaux à épouser la cause tibétaine et à se mobiliser dans l'intérêt des Tibétains les plus démunis.

Le Tibet et les Tibétains sont objets de fantasme. Le « mythe tibétain », ainsi nommé par Lenoir (1999, p. 329), se base notamment sur deux grands archétypes : « *celui de la réincarnation, comprise comme renaissance de l'ego individuel, et celui du Tibet, considéré comme une terre pure, pacifique, entièrement vouée à la religion* ». Idyllique, mythique et mystique, tels sont les adjectifs qui qualifient la

société tibétaine aux yeux des Occidentaux. Le public européen et américain peut découvrir, depuis quelques décennies, une profusion de représentations folkloriques mettant en scène des moines⁷, des danseurs ou des comédiens laïcs, qui viennent récolter des fonds au nom de leur association ou au bénéfice de leur monastère établi en Inde. A cela s'ajoute la (sur)médiatisation du Dalaï-lama, qui part régulièrement en tournée mondiale pour des enseignements, ainsi qu'une production massive de fictions utilisant les stéréotypes tibétains, qui inonde aujourd'hui les médias occidentaux. L'histoire de l'occupation du Tibet et de l'exil des Tibétains, mise au jour très tôt – dès les années 1960 – dans les médias, a marqué la conscience occidentale. La situation des Tibétains qui étaient sur le point de perdre les instruments de leur spiritualité, comme la destruction du patrimoine religieux ou l'emprisonnement des moines, a agi tel un miroir de la société occidentale alors en crise de sens : en plus d'une vision de la souffrance physique, morale et culturelle des Tibétains, les Occidentaux risquaient de perdre un idéal spirituel. La mobilisation des ONG étrangères envers les exilés n'a pas tardé et les parrainages ont connu un franc succès. L'enquête menée auprès des donateurs français, dont l'analyse est relatée dans plusieurs chapitres de la thèse (Humeau, 2010), a confirmé cette fascination prégnante des Occidentaux pour la population tibétaine. Une donatrice attribue à tous les Tibétains « *des valeurs de cœur et une simplicité* » contrairement à sa propre société où tout serait « *mesuré, comptabilisé et labellisé* ». Un autre parrain illustre cette rupture en comparant le matérialisme des sociétés occidentales et la « piété » des Tibétains. De la même façon, la construction idéologique associée aux Tibétains est la principale motivation à s'engager dans un parrainage. Une marraine s'exprime dans ce sens : « *Ma dette de reconnaissance envers le Tibet est grande. Grâce à l'exil de ses moines, à leur courage et à leur compassion, j'ai pu recevoir ici, chez moi, le cadeau d'une magnifique spiritualité* ». Parce qu'elle est personnalisée, cette forme de don est le moyen privilégié pour les donateurs de se lier durablement à la communauté tibétaine et

d'extraire une spiritualité qui semble manquer aux Occidentaux en quête d'exotisme.

Acquérir et conserver les dons, les stratégies des exilés tibétains

De leur côté, les Tibétains ont compris l'enjeu : pour recevoir les dons des Occidentaux, il faut répondre aux attentes de ces derniers. Tashi, un jeune exilé âgé d'une trentaine d'années, envoie à son parrain québécois des colis composés d'encens, de drapeaux de prières et autres objets de cultes bouddhiques pour le remercier de son engagement. Il promet également de se rendre régulièrement dans les temples afin de se recueillir pour la bonne santé de son bienfaiteur. L'enquête a ainsi révélé les multiples stratégies mises en œuvre pour attirer et conserver la bienveillance des étrangers. Sur un plan individuel, les exilés tibétains montrent à leurs interlocuteurs occidentaux leur situation précaire, ils expriment la volonté d'utiliser le don à « bon escient » – en faisant des études par exemple –, ils se positionnent comme les porteurs de la culture tibétaine – en exacerbant leurs valeurs religieuses. Enfin, ils manifestent une conscience nationale et le désir de combattre pour l'indépendance de leur pays. Ces référents identitaires, mis en avant par les Tibétains dans la relation de parrainage, sont perçus par les donateurs comme un gage de maintien d'une « authenticité tibétaine » et légitiment en même temps le don transféré.

A un niveau associatif, les administrateurs tibétains développent des stratégies *marketing* qui attirent le regard des touristes occidentaux. Leur communication est conçue en fonction de l'appartenance culturelle du public visé. Il s'agit de promouvoir l'acte de charité et de solidarité, tout en mettant en avant les signes ou les codes qui caractérisent, aux yeux des Occidentaux, la population bouddhique tibétaine, à savoir une population en souffrance qui possède un riche héritage culturel. Le cas le plus probant relevé lors de l'enquête est celui de l'association nommée *Tibet Charity* qui propose aux donateurs occidentaux de financer des formations pour les exilés. En combinant sur la façade du bâtiment de l'organisation les mots « Tibet » et « Charity » ainsi que le symbole du

cœur, le passant occidental est naturellement attiré par un appel à une forme de bienveillance envers les Tibétains. Pour collecter des fonds, les ONG agissent ainsi sur l'émotionnel et l'imaginaire de leurs interlocuteurs.

L'analyse de ces deux niveaux – individuel et associatif – montre la volonté des Tibétains exilés de (ré)inventer une identité tibétaine et des pratiques faites de folklore et de valeurs spirituelles, mais également de s'approprier des concepts modernes tels que l'aide humanitaire et la solidarité. La généralisation des parrainages occidental-tibétains au sein de la communauté de l'exil induit un contact permanent entre les deux populations fondé sur l'acte du don. Cet état de fait a conduit à interroger l'influence des représentations occidentales sur le système traditionnel du don tibétain.

Don bouddhique et don humanitaire

Dans l'acception bouddhique classique, le don est fait dans un but individualiste de libération du cycle des renaissances et profite donc d'abord au donateur grâce aux mérites qu'il acquiert. Le don bouddhique est par ailleurs tourné en priorité vers quelqu'un de position sociale ou religieuse supérieure – moines, professeurs, parents – plutôt que vers les pauvres, considérés comme inférieurs. Parce qu'ils détiennent les connaissances spirituelles ou empiriques, les moines et les aînés sont considérés comme les récipiendaires privilégiés des dons. En pratiquant le don vers ces destinataires, les donateurs acquièrent d'autant plus de mérites. Dans le cas d'un don humanitaire, en revanche, l'accent est mis sur le bienfait apporté au récipiendaire. Cet acte trouve ses prémisses dans la pensée judéo-chrétienne de la charité, laquelle doit avant tout être dirigée vers les plus pauvres. En situation d'exil, ces deux conceptions du don se conjuguent. Tout en insistant sur l'intention du don, Tashi, un jeune peintre originaire de la province de Lhasa, semble accorder plus d'importance au fait d'aider les autres qu'à la pratique de l'offrande de l'autel domestique. Il définit d'ailleurs le don par le fait « *d'aider ceux qui en ont besoin* ». Selon lui, la pratique du don

n'est pas uniquement le fait d'octroyer un bien à quelqu'un qui est en nécessité : discuter avec une personne qui est triste, caresser un chien ou même lancer un regard compatissant sont quelques-unes des formes que peut prendre un acte du don. Lobsang, un moine, fait la même conclusion : « *En général, le mieux est de donner aux maîtres ou aux moines, à manger, de l'argent ou des vêtements car on acquiert plus de mérites grâce à eux, mais pour moi le plus important est de donner aux pauvres. Il est important aussi de prier pour les autres* ».

Les jeunes tibétains souscrivent au fait que leurs dons doivent d'abord profiter aux plus démunis, ils ne nient toutefois pas les mérites obtenus en retour de cette pratique. Ce constat constitue l'apport dominant de la thèse. On a pu conclure, au terme de l'analyse, que la transformation des représentations du don bouddhique en milieu réfugié doit se comprendre comme l'effet d'un monde globalisé, où les médias, l'école et les discours réactualisés du Dalai-lama⁸ doivent répondre à une situation moderne. Elle est aussi renforcée par le contact permanent avec les donateurs privés et les ONG occidentales. Ces derniers apportent inévitablement un système de normes et de valeurs qui influencent les populations sur lesquelles ils agissent.

Conclusion

L'enquête qualitative réalisée auprès des Tibétains et son analyse anthropologique permettent d'apporter un point de vue objectivant et « démystifiant » sur la société tibétaine de l'exil : elles dévoilent les enjeux politiques, économiques, religieux et sociaux auxquels fait face cette population installée sur un territoire étranger. Le gouvernement tibétain implanté en Inde et les institutions qui en découlent (les écoles, les services d'aide sociale, les structures de développement, les monastères, etc.) doivent avant tout conserver une unité et une identité communautaire et diffuser à leurs interlocuteurs occidentaux le message « d'une réussite tibétaine ». Cette stratégie politique permet de capter la bienveillance des bailleurs

de fonds et de démontrer la volonté persistante de combattre pour un futur retour au Tibet. Sur un plan individuel, les Tibétains exilés sont pris entre le désir de conserver une identité tibétaine en demeurant au sein de leur communauté et la volonté d'améliorer leurs conditions de vie en s'expatriant vers les pays de l'Ouest, au risque de s'éloigner de leur groupe culturel d'origine. Pour certains exilés, le parrainage est non seulement un moyen de subsistance complémentaire mais également une porte ouverte sur l'émigration. La constitution d'un dossier de demande de visa en Inde nécessite en effet pour le réfugié l'apport d'une lettre d'invitation d'un ressortissant du pays souhaité. Se lier avec un étranger est alors primordial pour pouvoir espérer un départ. C'est l'Occident, particulièrement l'Amérique du Nord, qui est la destination la plus souvent envisagée. Ces départs vers l'Ouest, en constante augmentation, ont abouti à la formation de nombreuses communautés liées entre elles par la volonté de maintenir une identité commune. Selon Appadurai (2001, p. 18), les diasporas s'insèrent aujourd'hui dans le processus de la mondialisation, lequel fait apparaître de « nouvelles solidarités transnationales ». Dans cette perspective, la thèse a ouvert une nouvelle piste de recherche sur la place du parrainage dans l'apparition de ces réseaux de solidarités et dans la problématique plus générale de la formation d'une diaspora tibétaine en Occident.

Notes

- 1 Le parrainage consiste en un don régulier permettant de financer pour tout ou partie les besoins quotidiens d'un individu, nommé « filleul » et ce, par l'intermédiaire d'une association. Ce procédé humanitaire peut inclure un échange épistolaire et/ou des rencontres sur le lieu de résidence du filleul qui ont pour but de créer un lien personnalisé entre les acteurs.
- 2 Alain Caillé définit l'utilitarisme comme « toute doctrine qui repose sur l'affirmation que les sujets humains sont régis par la logique égoïste du calcul des plaisirs et des peines, ou encore par leur seul

intérêt, et qu'il est bon qu'il en soit ainsi parce qu'il n'existe pas d'autre fondement possible aux normes éthiques que la loi du bonheur des individus ou de la collectivité des individus » (2003 [1989]. *Critique de la raison utilitariste, Manifeste du MAUSS*. Paris : La Découverte, 17-18).

- 3 Le *karma* (sanskrit : *karman*) est la loi des causalités qui va ordonner les renaissances des êtres selon la nature et la qualité des actes passés.
- 4 Selon Olivier de Sardan (2000, p. 437), la position hyper-interactionniste du chercheur se caractérise « par une coproduction entre le chercheur et ses informateurs. Les données ainsi engendrées sont la résultante des stratégies respectives des acteurs en contact, et doivent être sans cesse référées à ces stratégies et à leur interaction contextualisée ».
- 5 Le site internet de l'administration tibétaine en Inde mentionne de manière non exhaustive un réseau d'organisations internationales d'environ 250 unités, provenant de 53 pays différents.
- 6 Un parrain peut parrainer plusieurs filleuls, ce qui explique le nombre plus important de bénéficiaires.
- 7 Les moines de Gyuto (originaires du monastère du même nom), par exemple, partent régulièrement « en tournée mondiale » pour faire entendre leurs performances vocales. Les membres de l'association des anciens prisonniers politiques Gu Chu Sum partent également effectuer des représentations théâtrales en Inde et en Occident afin de sensibiliser le public étranger aux exactions subies par les Tibétains en Chine.

Références

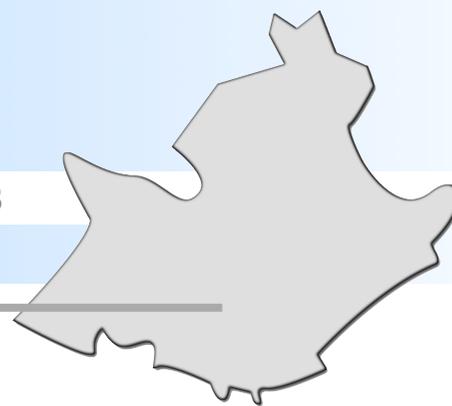
- Appadurai, A. (2001). *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot.
- Goldstein, M. C. (1978). Ethnogenesis and Resource Competition among Tibetan Refugees in South India : A New Face to the Indo-Tibetan Interface. In J. Fisher (dir.), *Himalayan Anthropology, The Indo-Tibetan Interface* (pp. 396-420). The Hague/Paris : Mouton Publishers.
- Humeau, J. (2010). Les Tibétains exilés en Inde. Dynamique des réseaux d'entraide et transformation du don bouddhique tibétain. Thèse de Doctorat en Anthropologie (Dir. François

- Robinne), Laboratoire IRSEA. Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Humeau, J. (2009). Parrainer un Tibétain en exil. Le retour spirituel du don. *Revue du Mauss Permanente*. [En ligne : <http://www.journaldumauss.net/spip.php?article573>.]
- Humeau, J. (2005). *La réinterprétation du don. Etude au sein de la communauté tibétaine réfugiée de Dharamsala, Inde*. Mémoire de Master Recherche en Anthropologie (Dir. François Robinne), Laboratoire IRSEA. Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Humeau, J. (2003). *Le parrainage d'enfants tibétains. Représentations de deux cultures en contact à travers une ONG, l'Aide à l'Enfance Tibétaine*. Mémoire de Maîtrise en Anthropologie (Dir. François Robinne). Laboratoire IRSEA. Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Klieger, P. C. (1992). *Tibetan Nationalism. The rôle of a Patronage in the Accomplishment of a National Identity*. Berkeley : Folklore Institute.
- Lenoir, F. (1999). *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*. Paris : Fayard.
- Mauss, M. (1950 [1924]). Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. In *Sociologie et Anthropologie* (pp. 145-279). Paris : Presses Universitaires de France.
- Oberoi, P. (2006). *Exile and Belonging, Refugees and State Policy in South Asia*. Oxford University Press.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue Française de Sociologie*, 41, 3, 417-445.
- Saklani, G. (1984). *The Uprooted Tibetans in India : A Sociological Study of Continuity and Change*. New Delhi : Cosmo Publishers.

Faire Savoirs

n° 10 - décembre 2013

Sciences humaines et sociales en région PACA



Les Nouveaux Horizons de la Culture

Coordination : André Donzel

Julie Humeau

*Les Tibétains exilés en Inde :
dynamique des réseaux
d'entraide et transformation du
don bouddhique tibétain*

Hubert Amarillo

*La pré-socialisation aux enjeux
de l'emploi dans le sport : une
responsabilisation du temps de
l'adolescence*

Christophe Demarque

*Perspective temporelle future et
communication engageante : une
approche psychosociale du
rapport au futur dans le domaine
de l'environnement*

Jacques Guilhaumou

*Les sociétés méditerranéennes face
au risque. Représentations. Edité par
Bernard Cousin, Institut Français
d'archéologie orientale, Le Caire,
2011*